

tifanes ordinaires, & l'on fait très-bien de donner, de deux en deux jours, deux prises de la poudre N^o. 24. qui prévient très-bien toutes les suites fâcheuses de la maladie.

9^o. Si la fièvre a fini pendant la plus grande partie du jour, si la langue est bonne, si le malade a été bien purgé, & qu'il reste cependant un accès de fièvre tous les jours, il faut donner la poudre N^o. 14. quatre prises entre la fin d'un accès & le commencement d'un autre, & l'on continue quelques jours sur ce pied. Ceux qui ne seroient pas en état de se procurer ce remède, pourroient y suppléer par la boisson amère N^o. 37., dont ils prendroient quatre verres à distances égales entre les accès.

10^o. Comme les organes qui servent à la digestion, ont été extrêmement fatigués dans cette maladie, il est très-important de se ménager long-temps pour la quantité & la qualité des aliments, & de prendre de l'exercice, dès que les forces le permettent, sans quoi l'on pourroit tomber dans quelque maladie de langueur.

CHAPITRE XVII.

Des Fievres malignes.

§ 242. **L'**On appelle fièvres malignes celles dans lesquelles le danger est plus grand, que les symptômes ne sont effrayants. Elles font du mal sans paroître dangereuses; c'est,

comme on l'a fort bien dit, un chien qui mord sans aboyer.

§ 243. Le caractère distinctif des fièvres malignes, c'est la perte totale des forces dès le commencement. Elles dépendent d'une corruption des humeurs, qui est pernicieuse au principe des forces, dont la destruction est précisément la cause du peu de violence des accidents, parce qu'aucun organe n'est plus en état de faire une défense vigoureuse, contre la cause de la maladie.

Si, au moment où deux armées vont se battre, on enlève à l'une presque toutes ses armes, le combat sera peu violent, peu bruyant, horriblement meurtrier. Le spectateur, qui, sans s'apercevoir de ce désarmement, ne jugeroit du carnage qui se fait que par le bruit, seroit extrêmement trompé. Le nombre des morts sera prodigieux, il l'eût été beaucoup moins; & le bruit plus grand, si les combattants avoient été armés de part & d'autre.

§ 244. Les causes de cette maladie sont un long usage de viandes, sans légumes, sans fruits, sans acides; des aliments mal conditionnés, comme le pain fait avec de mauvaises graines; des viandes corrompues. Huit personnes mangerent du poisson gâté, elles furent toutes attaquées d'une fièvre maligne, & il en périt cinq, malgré les soins des plus habiles Médecins. Ces fièvres sont aussi très-souvent l'effet de la disette, d'un air trop chaud & trop humide, d'une air sur-tout qui réunit ces deux qualités; aussi elles sont fréquentes dans les années chaudes, au bord

des étangs & des marais; d'un air enfermé, sur-tout s'il est habité par plusieurs personnes; d'un principe singulier de corruption dans l'air; des chagrins.

§ 245. Les symptômes des fievres malignes sont, je l'ai déjà dit, une perte totale des forces, sans aucune cause précédente sensible qui ait pu les détruire; en même-temps un abattement de l'ame, qui devient presque insensible à tout, & même à la maladie; un changement prompt dans le visage, & sur-tout dans les yeux; de petits frissons qui alternent pendant vingt-quatre heures, avec de petits accès de chaleur; quelquefois un grand mal de tête & de reins; d'autres fois il n'y a point de douleur; des especes de défaillance dès le commencement du mal, ce qui est toujours fâcheux; point de bon sommeil, souvent un demi assoupissement; une rêverie légère & sourde, qui se manifeste sur-tout par l'air extraordinaire & étonné du malade, qui paroît s'occuper profondément de quelque chose, & qui ne pense à rien; quelques malades ont cependant des rêveries violentes; presque tous un sentiment de pesanteur, d'autres fois de serrement dans le voisinage du creux de l'estomac.

Le malade paroît avoir beaucoup d'angoisse. Il a quelquefois de légers mouvements convulsifs dans le visage, dans les mains, & même dans les bras & les jambes; ses sens paroissent s'engourdir; j'ai vu plusieurs malades les perdre tous les cinq, & quelques-uns se guérir. Il n'est point rare de voir des ma-

lades, qui ne voient, n'entendent, ni ne parlent. La voix s'altère, s'affoiblit, quelquefois elle se perd entièrement. Quelques-uns ont une douleur fixe dans quelque partie du bas ventre; elle dépend d'un engorgement, & finit souvent par la gangrene; aussi ce symptôme est très-fâcheux.

La langue est quelquefois très-peu changée; d'autres fois chargée d'un sédiment d'un jaune brun; plus rarement sèche que dans les autres especes de fièvre; quelquefois cependant elle ressemble exactement à une langue long-temps fumée.

Le ventre reste quelquefois très-mol, d'autre fois il est tendu. Le pouls est foible, quelquefois assez régulier, toujours plus vite que dans l'état naturel, quelquefois même très-vite, & je l'ai toujours trouvé tel quand le ventre étoit tendu.

La peau n'est souvent ni chaude, ni sèche, ni humide; elle se couvre souvent de taches pétéchiiales, (ce sont de petites taches d'un rouge livide) sur-tout au col, autour des épaules, au dos; d'autres fois ce sont de plus grandes taches brunes, comme après des coups de bâton.

Les urines sont presque toujours crues, c'est-à-dire, moins colorées qu'à l'ordinaire. J'en ai vu qu'on ne pouvoit point, à l'œil, distinguer du lait. Il y a quelquefois une diarrhée noire & fétide, qui est mortelle si elle ne soulage pas.

Il se forme chez quelques malades, des ulcères livides dans l'intérieur de la bouche

& dans le palais. D'autres fois il se fait des dépôts dans les glandes qui sont aux aines, sous les aisselles, entre les oreilles & la mâchoire; ou il se forme une gangrene dans quelque partie, aux pieds, aux mains, au dos. Les forces se perdent entièrement, le cerveau s'embarasse tout-à-fait, le malade, étendu sur son dos, meurt souvent avec des convulsions, une sueur prodigieuse, & la poitrine embarrassée. Quelquefois ce sont des hémorrhagies qui tuent; elles sont presque toujours mortelles dans cette maladie.

Il y a dans cette fièvre, comme dans toutes les autres, un redoublement le soir.

§ 246. Le terme de ces maladies est, comme celui des fièvres putrides, très-irrégulier. L'on meurt quelquefois le septième ou le huitième jour, plus ordinairement entre le douzième & le quinzième; souvent au bout de cinq ou six semaines; cela dépend de la force de la maladie. Il y en a dont les commencements sont tout-à-fait lents, & pendant les premiers jours, le malade, avec beaucoup de foiblesse & un air très-changé, se croit à peine malade.

Il en est du terme de la guérison comme de celui de la mort. Il y a des malades hors de danger au bout de quinze jours, & même plutôt, d'autres seulement au bout de quelques semaines.

Les signes qui annoncent une guérison sont, un peu plus de force dans le pouls, des urines plus cuites, moins d'abattement & de découragement, le cerveau plus net, une cha-

leur égale; une sueur chaude, médiocrement abondante, sans angoisse, le retour des sens perdus pendant la maladie, quoique ce ne soit point un mal, quand le malade devient sourd, si en même-temps les autres symptômes s'amendent.

Cette maladie laisse ordinairement beaucoup de foiblesse, & il faut un long temps avant que les malades aient repris entièrement leurs forces.

§ 247. 1°. Il est plus important, dans cette maladie, soit pour le malade, soit pour les assistants, que dans aucune autre, de rafraîchir & de purifier l'air. Il faut souvent brûler du vinaigre dans la chambre, & avoir presque toujours une fenêtre ouverte.

2°. La diete doit être légère & aigre, on peut donner du jus d'oseille avec de l'eau, mettre du jus de citron dans les bouillons farineux, manger des fruits aigres, comme griottes, groseilles, mérises, & pour ceux qui sont en état, citrons, oranges, grenades.

3°. L'on doit changer les linges tous les deux jours.

4°. La saignée est rarement nécessaire, & les exceptions ne peuvent être déterminées sûrement, qu'en voyant le malade.

5°. Les lavements sont souvent très-peu nécessaires, quelquefois dangereux.

6°. La boisson ordinaire doit être une tisane d'orge, rendue aigre avec l'esprit acide du N°. 10., dont on met un quart d'once sur un pot de tisane; ou la limonnade.

7°. Il est important d'évacuer les premie-

res voies, où il y a ordinairement une grande quantité de matieres corrompues. Pour cela l'on donne la poudre N^o. 35. ; & , ordinairement après son effet, le malade est mieux au moins pendant quelques heures. Il est très-important de donner ce remede dans les commencemens ; mais quand on l'a négligé, on peut le donner plus tard, moyennant qu'il ne soit point survenu d'inflammation particuliere, & qu'il reste encore un peu de force au malade. Je l'ai donné, & avec un sucès marqué, le vingtieme jour.

8^o. Après avoir enlevé, par ce remede, une grande partie des matieres qui contribuent à entretenir la fievre, l'on fait prendre de deux jours l'un, tant que la maladie dure, quelquefois même tous les jours, une prise de crème de tartre & de rhubarbe N^o. 38. Ce remede évacue les matieres corrompues, prévient la corruption des autres, chasse les vers, qui sont très-fréquents dans ces maladies, & que le malade rend quelquefois par-dessus & par-dessous, & qui ont souvent beaucoup de part aux accidents bizarres qu'on observe ; enfin il fortifie les intestins, & sans arrêter les évacuations nécessaires, il modere la diarrhée quand elle est nuisible.

9^o. Si avec la diarrhée la peau est seche, & qu'en arrêtant la diarrhée on veuille aider la transpiration, on peut, au-lieu de rhubarbe, mêler à la crème de tartre, de l'ipécacuanha, N^o. 39., qui, donné à petite doses & fréquemment, arrête la diarrhée & favorise la transpiration. Ce remede & le pré-

cèdent se prennent le matin ; deux heures après, il faut commencer la potion N^o. 40., & la continuer régulièrement de trois en trois heures, jusqu'à ce qu'on l'interrompe pour redonner l'un des remedes N^o. 38. ou 39., & on la recommence ensuite jusqu'à ce que le malade soit beaucoup mieux.

10^o. Si les forces étoient extrêmement abattues & le malade fort angoissé, il faudroit donner, avec chaque prise de potion, un bol N^o. 41., & il y a même des cas dans lesquels on donne de petites doses de vin blanc avec un succès marqué ; il agit comme cordial & antiputride.

Si la diarrhée étoit très-forte, on joindroit une ou deux fois par jour à ce bol, vingt grains, c'est-à-dire, le tiers d'un demi-quart-d'once, ou la grosseur d'une très-petite feve de *diascordium*, ou si l'on n'en avoit point, de *thériaque*.

11^o. Quand, malgré ces secours, le malade reste dans son état de foiblesse & d'insensibilité, il faut appliquer de grands véficatoires au gras des jambes, ou à la nuque ; quelquefois même, quand il y a beaucoup d'assoupissement ou d'embarras de cerveau, on les mête avec grand succès sur toute la tête. On les fait suppurer abondamment, & s'ils se sechent au bout de quelques jours, on en remet d'autres ; il faut entretenir long-temps l'écoulement.

12^o. Dès que le mal est assez amendé pour que le malade soit quelques heures avec très-peu ou point de fièvre, il faut profiter de

cet intervalle pour donner six, ou au moins cinq prises du remede. N^o. 14, & réitérer la même dose le lendemain; ce qui arrête les accès; on continue à en donner deux doses pendant quelques jours.

13^o. Dès qu'il n'y a plus de fièvre, on mêt le patient au régime des convalescents, & si les forces ne reviennent pas, on lui donne avec succès, pour les rétablir plus vite, trois prises par jour, une à jeun, & l'autre douze heures après, de la thériaque des pauvres N^o. 42., qu'il seroit à souhaiter qu'on introduisît dans toutes les apothicaireries comme un excellent stomachique, fort à préférer à cet égard à l'autre thériaque, qui est une composition ridicule, chere & souvent dangereuse. Il est vrai que celle des pauvres ne fait pas dormir, mais quand on veut procurer du sommeil, il y a beaucoup d'autres remedes qui valent mieux que la thériaque. Ceux qui ne craindront pas la dépense, au-lieu du remede N^o. 42. continueront à prendre tous les jours, pendant quelques semaines, trois prises du remede N^o. 14.

§ 248. L'on a, dans les campagnes sur le traitement de ces fievres, un préjugé qu'il faut détruire, non-seulement parce qu'il est faux & ridicule, mais encore parce qu'il est dangereux. L'on imagine que des animaux peuvent attirer le venin; pour cela on met ou des poules, ou des pigeons, ou des chats, ou des cochons de lait, aux pieds ou sur la tête du malade, après les avoir ouverts en vie. On les retire quelques heures après, cor-

rompus & répandants une odeur horrible ; & l'on se persuade que c'est le venin dont ils se sont chargés , qui est la cause de cette infection , mais c'est une erreur ; ils puent , non point parce qu'ils ont tiré le venin , mais parce qu'ils se sont pourris par l'humidité & par la chaleur ; & ils n'ont que l'odeur qu'ils auroient si on les avoit mis dans tout autre endroit , que le corps d'un malade , également chaud & humide. Bien-loin d'ôter le venin , ils augmentent la corruption ; & il n'y auroit qu'à appliquer plusieurs de ces animaux sur un corps sain , dans le lit , & le laisser , long-temps dans cet air , pour lui donner une fièvre maligne.

Dans le même but , on attache un mouton au pied du lit pendant plusieurs heures , ce qui n'est pas aussi dangereux , quoique ce soit toujours un mal , parce que plus il y a d'animaux dans la chambre , plutôt l'air est corrompu , mais ce qui est tout aussi peu sensé. Il est bien certain que les animaux , qui environnent le malade , respirent le venin qui sort de son corps , & peuvent en être incommodés tout comme les personnes qui le soignent , mais ils n'en font pas sortir ; au contraire , en contribuant aussi à corrompre l'air , ils augmentent la maladie. Du faux principe on tire une fausse conséquence ; l'on dit que , si le mouton meurt , le malade guérira ; ordinairement le mouton ne meurt pas , & quelquefois cependant le malade guérit ; d'autres fois ils meurent tous les deux.

§ 249. Souvent la cause qui produit les fièvres malignes , s'allie avec d'autres mala-

dies, & en augmente extrêmement le danger. Elle se mêle, par exemple, avec le venin de la petite vérole, & celui de la rougeole. On le connoît par la réunion des accidens qui caractérisent la malignité avec les symptômes de ces maladies. Ces cas sont extrêmement dangereux; ils demandent toute l'attention d'un Médecin, & il n'est pas possible d'en prescrire ici le traitement qui dépend en général de la combinaison du traitement des deux maladies; mais la malignité demande ordinairement le plus d'attention.

C H A P I T R E XVIII.

Des Fievres d'Accès.

§ 250. **L**Es fievres d'accès, que le peuple appelle fievres tremblantes, " sont celles qui, après un accès de quelques heures, diminuent insensiblement, ainsi que tous les symptômes, & cessent enfin absolument, de façon cependant que l'accès revienne ensuite.

Elles étoient très-fréquentes dans ce pays, il y a quelques années, on peut dire qu'elles y étoient épidémiques; elles sont beaucoup plus rares depuis cinq ou six ans, dans la généralité du pays; mais il y en a toujours un assez grand nombre dans tous les lieux où l'on respire l'air marécageux des environs du Rhône, & dans quelques autres endroits situés dans un air à-peu-près semblable.